

La friche d'enchantement

Pascal Quignard, *Les ombres errantes, Sur le jadis et Abîmes* (tomes I, II et III du *Dernier Royaume*), Paris, Grasset, 2002

Guillaume Asselin

Numéro 5, hiver 2004

Envisager Fernando Pessoa

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2298ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Asselin, G. (2004). Compte rendu de [La friche d'enchantement / Pascal Quignard, *Les ombres errantes, Sur le jadis et Abîmes* (tomes I, II et III du *Dernier Royaume*), Paris, Grasset, 2002]. *Contre-jour*, (5), 163–168.

La friche d'enchantement

Pascal Quignard, *Les ombres errantes, Sur le jadis et Abîmes* (tomes I, II et III du *Dernier Royaume*), Paris, Grasset, 2002.

*Il faut sans cesse ramener des preuves qu'on part
prélever dans le sous-sol de la terre et l'ombre
de l'histoire. C'est la friche d'enchantement.*

Pascal Quignard, *Sur le jadis*

Dans *Une sédimentation de l'esprit : Earth Projects*, Robert Smithson — un des plus fameux représentants du *land art* et artisan de la célèbre *Spiral Jetty* (Grand Lac Salé, Utah) —, appliquant les principes de la géologie à la pensée, constate que l'esprit humain et la Terre sont constamment en voie d'érosion. À la recension des « lieux de mémoire » dont Pierre Nora se sera fait l'historien, il oppose l'exploration approfondie des sites à l'abandon où les *vedute* post-industrielles (derricks, canalisations et carrières : anti-monuments) le disputent aux mauvaises herbes : endroits voués à l'oubli, que l'artiste qualifiera de « paysages entropiques ». Suivant l'injonction de T. E. Hulme exhortant les grands hommes à « aller dehors, à quitter la Chambre, à lutter avec les cendres », Smithson n'aura de cesse de racler la surface du sol et de « lutter avec les cendres », afin d'exhumer cette « histoire mal remémorée d'un temps ancien enterré » dont parle E. A. Poe. Convaincu que « le futur s'est perdu, quelque part dans la décharge d'un passé non historique », fasciné par les « états carbonifères de la pensée » et les « craquèlements de la boue mentale », les rebuts — « entre esprit et matière » — sont pour lui une véritable mine d'informations. Entre esprit et

matière : si « la Terre est une carte soumise à dislocations », le langage est lui-même jonché de « montagnes de débris symboliques » ; les mots ne sont-ils pas pour Nietzsche, déjà, des résidus de métaphores ?

Un espace est ainsi dé-limité par tout ce qui se perd dans l'Ouvert du monde et du langage, où mots et roches obéissent à une même syntaxe de fentes et de ruptures... Espace en friche, hors frontières, qui oppose à la conception géométrique ou géographique du lieu une expérience anthropologique, poétique et mythique — définissant ainsi, dans les termes de la topologie merleau-pontyenne, une « autre spatialité ». Espace atopique ou à tout le moins atypique — hétérotopique dirait Foucault, la friche ménage un contre-emplacement dont les propriétés spatiales et esthétiques minent aussi bien nos certitudes euclidiennes que nos rêveries utopiques. Périphérique, située en marge, dépôt ou dépotoir où vient s'échouer la part maudite — on ne dit pas pour rien : « tomber en friche » —, *no man's land* où choit le charbon et croît le chardon, selon sa nature (industrielle ou agricole), la friche introduit un non-lieu dans notre système de lieux, circonscrit un espace intermédiaire, intervallaire, intercalaire, un lieu de transit, de transitions — un lieu transitoire, mobile : *extatique*. Elle échappe et trouble l'ordre, observe Gilles Clément dans son *Éloge de la friche*. C'est un flux, une fluence qui met l'espace en crue, fait paraître la poussée ou le « pousser », dont Quignard dit qu'il n'est pas dans l'espace mais qu'« il sort dans l'espace qu'il étend ». Terrain « vague », flottant, fluctuant, la friche donne lieu au mouvant, ainsi que le suggère G. Clément à travers le concept de *jardin en mouvement*. Lieu rythmique de perpétuelle venue pour tout ce qu'on laisse sans soin, inemployé, orphelin de mère et de patrie, sans terre ni fratrie, elle est de l'ordre de ces « lieux stratifiés » qu'évoque M. de Certeau, qui en parle comme d'une « ubiquité dans l'épaisseur », d'un « empilement de couches hétérogènes » — comme d'un *palimpseste*, dont Rome fournit l'index.

Espace textuel, tout aussi bien, où s'entassent les « débris aoristiques », les *archaia* et tous les « *sordissima* de l'ancre » dont Pascal Quignard, à l'exemple de Smithson, fait patiemment la collecte. Ils dessinent, avec les ombres errantes, les contours du *Dernier Royaume*, qui nous ouvre cette

« troisième aire » vers laquelle vont les choses usées d'histoire et de guerre que G. Agamben situe en deçà de l'objectal et au-delà de l'humain, dans une zone d'expérience où « chaque coup de pioche enchante » et met à nu « une extrême présence qui vit cachée sous la terre ». Souliers de verre, anneaux très étroits, bouts d'algue, morceaux de coquillage, barques crevées, laisses de grèves, brouette à pastels, fresques à azulejos, septième corde, trésors d'or, objets de tombe, *agalma*, ces rebuts — ces *rébus* — témoignent de *ce qui reste de la fable* et constituent, à ce titre, autant d'objets-paroles, autant de « bijoux sonores » où s'entête le murmure d'un « autre monde », celui-là même dont Merleau-Ponty invitait à faire la phénoménologie comme « limite d'une phénoménologie de l'imaginaire et du "caché" ». Monde enchanté dont les voix, décalées de leur source, se sont pour ainsi dire fossilisées, sédimentées sous quatre siècles d'écriture comme l'eau sous la glace, la sève sous l'écorce ou la lave sous la terre.

Errant parmi ces décombres d'un autre temps et d'un autre monde — qui n'est que « le même monde mais un peu plus profond et un peu plus intense c'est-à-dire en espace et en temps, en venir et en revenir, en amont et en aval » —, sondant ses gouffres et ses grottes, ses avens et ses dolines, interrogeant attentivement ses igues et ses digues, l'écrivain se fait ici tour à tour archéologue, spéléologue, antiquaire et chaman. Il nous entraîne « là où le perdu attire », vers ces « lieux pôles » par où le temps étreint l'espace, vers ces « centres de jadis » où l'origine fait avalanche et le passé accroît sa masse et son volume à proportion de l'advenu immense surgi de cet endo-monde sur le dos duquel nous allons et venons sans arrêt... jusqu'à ce que l'on bute sur le casque de tel guerrier mort et que s'ouvre alors sous nos pieds cette « friche d'enchantement » dont l'écrivain nous invite à fouiller l'humus, mêlé d'aube et de boue. *Métis* nocturne pétrie de contes, d'annotations, de proverbes, d'apologues, de fables, de rêveries étymologiques, de haïkus, de pensées, de lettres et de listes tout uniment tissés de souffles et de matière ancêtre, ce *Dernier royaume* que son auteur présente comme une « encyclopédie à tomaison intermittente » révèle l'indissolubilité du lien de la mémoire lorsque, sous l'effet d'un « choc » venu altérer l'ordre local, elle vient soudainement briller et mettre le paysage en bataille. Mémoire essentiellement pratique dont l'événement fait la substance, plus répondante

qu'enregistrante. Comme pour ce casque que la botte du moine Bashô fait s'exonder de façon fortuite, comme pour cette ville ensevelie seize siècles plus tôt que le soc d'un paysan fait tout à coup sonner et comme pour cette jarre qui fait entendre sous la houe d'un passant son ventre de grès serré autour d'une balle de papyrus, elle n'affleure et n'est rappelée au jour que là où des touches l'atteignent. Aussi l'écriture quignardienne me semble-t-elle tirer sa force et sa fulgurance de cette aptitude à saisir l'occasion au vol, ce « moment opportun » (*kairos*) où une chance est subrepticement offerte à la parole de répondre à l'appel qui lui est ainsi adressé et de recueillir ces choses de peu venues demander asile pour se reposer de la veille à quoi l'oubli les avait contraintes.

Parole à laquelle l'on boit ici comme à une source vive, sillonnant ces pages zébrées d'éclairs de vif-argent à la manière d'une eau musicale, tonale, dont la fluidité survit sous la calotte glacière de l'écriture, où la voix ne se fait jamais entendre qu'aux failles et aux points de rupture. D'où ce désir que confiait Quignard dans une entrevue « d'avoir une espèce de langage qui soit irrigué, qui hésite, qui trébuche, qui soit vivant ». Ainsi, de l'image de la vague à celle de la sève, de l'image de la nuée de lait en passant par celles du sang, du sperme, de la lave et du sanglot, les tours et retours de la parole par quoi nous sont redonnés un peu d'enfance et beaucoup d'histoire dessinent un véritable réseau hydrographique dont Quignard nous invite à suivre les rigoles à travers les âges et les continents. Si elle s'autorise quelques fois du caractère hyperbolique de l'éruption volcanique, c'est le plus souvent sous la forme d'un ruissellement que se fait entendre la parole revenante de ces « absents sans retour » et de ces « effacés au souvenir du monde » que l'écrivain tire de l'abîme. Retour de la parole et parole de retour que la fonte des glaces et la montée de sève associent au printemps, qui est le premier temps, le *primum tempus* — le temps du grand renaître qui vient après cette longue hibernation où retourne périodiquement le matériel de l'humain. « Nous vivons toujours dans la période interglaciaire du pleistocène que nous nommons parfois actualité », écrit ainsi Quignard, chez qui la glaciation fait office de fossilisation.

Aussi ne puis-je ici m'empêcher de penser à la fable rabelaisienne des « paroles gelées », dont l'auteur du *Quart Livre* écrit qu'elles figèrent en l'air avec les cris et tous les bruits du combat de l'hiver précédent entre les Arismapiens et les Nephelibates. Paroles qui, dans les mains de Pantagruel et de Panurge, ne rendent leur son qu'en fondant, comme cette neige dont Quignard suit

le bruit accordé, égrené et précis, bas dans la fréquence, souvent presque contralto, avec de brusques cliquetis, puis laissant le silence tout à coup les envelopper pour le trouver lui-même en dégorgeant l'eau sous ses cristaux en ruine, dans un écho décalé, [...] comme si deux mondes n'étaient jamais ajustés sur cette terre.

À quoi font écho les proverbes, qui « tombent goutte à goutte de la paroi du temps sur laquelle le langage s'est solidifié peu à peu au fur et à mesure que les hommes y approchèrent leur bouche » pour, à force d'y répercuter leur murmure, déposer « une brume sonore » comme « un effet de buée et de distance sur le fond de la voûte rocheuse ». « Dépôts lents », « petits solides », précipités d'âme ou corps de brume sémantiques, les proverbes apparaissent ainsi comme autant de « gouttes d'autre monde » — autant de « voix que l'expérience a scellées dans la langue acquise ». La parole, ainsi mise hors du temps historique pour être placée dans le temps des contes, est à l'écriture ce que la nappe phréatique est à la terre : une réserve perpétuelle à laquelle la vie vient puiser pour ressourcer et recharger ce qui, en elle, reste toujours affamé de sève.

Soufflée, brumisée, vaporisée, solidifiée, gelée, scellée, liquéfiée, la voix quignardienne donne lieu à une véritable *physique de la parole*. Aux états de conscience altérés où plonge et fait plonger l'écriture correspondent ainsi les états modifiés d'une parole qui passe par tous les stades de la matière qu'elle anime : solide, liquide, gazeux... Avec ceci de particulier que le passage d'un état à un autre se fait le plus souvent très brusquement, moyennant un « saut phasique » — ou, pour reprendre un maître-mot de la poétique de l'écrivain, un « court-circuit » — comme on dit d'un gaz qu'il se « solidifie » à chacune des

époque de sa phase liquide ou d'un solide qu'il est « sublimé » lorsqu'il passe directement à l'état gazeux. Si bien qu'au regard de ce fondu-enchaîné de l'esprit à la matière qui s'opère chaque fois que « le non-langage s'évapore dans le langage », la *Poétique* d'Aristote n'apparaît plus que comme une annexe des *Météorologiques*.

Œuvre ouverte à laquelle l'écrivain affirmait en entrevue vouloir ajouter dix, quinze ou peut-être même vingt tomes, où tous les savoirs semblent devoir être convoqués — de l'ethnologie à l'anthropologie, en passant par la psychanalyse, l'étymologie, la linguistique, la cosmologie et la physique —, ce royaume depuis lequel Quignard dit travailler à une forme de récapitulation de l'histoire humaine, où les saisons se mêlent aux phrases comme la culture à la nature et l'histoire à la préhistoire, n'est pas seulement appelé « dernier » en référence à ce « premier royaume » utérin et prénatal dont parle saint Augustin dans ses *Confessions*, mais l'est d'une manière beaucoup plus radicale dans la mesure où l'écrivain affirmait vouloir en faire son ultime séjour. Souhaitons le voir y vivre encore longtemps de façon à ce qu'il puisse continuer d'en ramener ces âmes errantes dont l'ombre augmente et double délicieusement nos chairs si désespérément pauvres de monde.

Guillaume Asselin